

66 MOIS PRISONNIER DES VIÊTS MINH.



Major (ER) TURELIER

ENGAGE VOLONTAIRE POUR L'INDOCHINE.

A la déclaration de guerre en 1939, je n'ai que 13 ans mais je participe à la défense civile de Bar-sur-Seine parce que je suis Scout. Ce sera ma première expérience douloureuse. Après l'armistice, le mouvement scout est interdit, nous adhérons au Touring Club de France. Quelques actions individuelles contre l'occupant (inscriptions, sabotages) ne paraissant pas profitables, je participe à la Résistance organisée. Fin 44, ma région libérée, je signe pour trois ans. Appelé le 27 décembre, je rejoins l'Alsace pour prendre part aux combats de la poche de Colmar au sein d'une unité de Sherman d'artillerie. Ensuite je participe aux combats de la forêt d'Haguenau et au franchissement du Rhin. La campagne d'Allemagne me conduit jusqu'à Innsbruck.

Après avoir fait mes pelotons de brigadier et de sous-officier, je suis artilleur. Sorti parmi les quatre premiers, je suis nommé brigadier-chef. Seul le premier est nommé maréchal des logis.

Je me porte volontaire pour l'Indochine.

Je suis deux mois d'instruction au Centre d'Instruction Coloniale de Fréjus. (Stage commando, exercices de combat d'infanterie, quelques notions sur les combats d'Indochine). Les instructeurs sont des sous-officiers qui se préparent à embarquer avec nous. Ils n'ont jamais mis les pieds en Indochine. Nous sommes quelques-uns désignés pour un stage para qui, à peine commencé, est interrompu, l'urgence des renforts se faisant sentir en Indochine où les troupes françaises cohabitent tant bien que mal avec les unités viêt minh dans toutes les garnisons du territoire, en vertu des accords du 6 mars 1946 et du "modus vivendi" signé en septembre 1946.

LE DEPART.

La longue traversée sur le "Félix Roussel" dure un mois. C'est un vieux rafiot bon pour la réforme, remis en service pour acheminer les renforts sur le théâtre d'opérations d'Extrême-Orient.

Nous débarquons à Saïgon le 25 décembre, cinq jours après l'insurrection générale viêt minh. L'attaque a été déclenchée par surprise dans la nuit du 19 au 20 décembre. Toutes les garnisons françaises sont attaquées et mises en difficulté. Hanoï et Saïgon reprennent vite l'initiative. Cependant tout n'est pas nettoyé. Nous entendons des tirs d'armes automatiques du côté de Cholon. Les Viêts tiennent encore sur l'arroyo chinois (canal d'irrigation).

Tourane résiste. Hué est encerclé et en grande difficulté. Le 5°R.I.C se bat maison par maison et se regroupe dans la citadelle et le Lycée Cai Dinh, en attendant un renfort qui mettra plusieurs jours pour arriver.

La délégation d'amitié franco-vietnamienne de Vinh reçoit un ultimatum des officiers de liaison viêt minh. Hanoï donne l'ordre de se rendre après avoir détruit le matériel et les documents.

Cette garnison composée de trois officiers de liaison et d'un groupe d'hommes commandé par un sergent-chef n'a pas les moyens de résister. De plus les accords du 6 mars 1946 prévoient leur remise aux autorités françaises en cas de rupture des accords et de conflit. Ils seront rejoints par les civils français de Vinh, femmes, enfants, vieillards, puis ensuite par ceux capturés à Hué. Ils feront six ans de captivité. Les officiers seront libérés huit ans après, lors de l'armistice qui aura lieu après Dien Bien Phu.

PREMIERS COMBATS.

Durant quelques mois je suis affecté dans différents postes de la périphérie de Saïgon. Les moyens en armes, munitions sont insuffisants. Dans un poste que j'occupe avec des Cambodgiens, les transmissions sont assurées par un colombophile qui envoie le matin un pigeon muni d'un message à la patte relatant les événements de la nuit. Le ravitaillement se fait par un convoi mensuel qui amène les pigeons de remplacement, les munitions, médicaments, et objets usuels de toilette que l'on ne trouve pas dans la brousse. La solde nous est versée par la même occasion.

Les effectifs manquent. Tous les petits postes sont commandés par des sergents, caporaux-chefs et même caporaux. Dans notre secteur il y a un "première classe" de la coloniale, ancien d'Indochine, qui commande des supplétifs chargés de la protection d'un village.

Les postes sont composés de deux ou trois Français et de troupes cambodgiennes. L'armement est anglais: PM Sten, FM Bren, lance-bombes PIAT, fusils 303 canadiens; armes laissées par les troupes anglaises qui ont occupé le Sud; les troupes chinoises de Tchang Kaï Check occupant le Nord en vertu des accords d'armistice.

Les Japonais sont parqués près de l'hippodrome. Ils se gardent eux-mêmes et assurent leur ravitaillement. Ils ont quelques armes pour tenir un poste de police. L'effectif des troupes françaises ne permet pas encore de les prendre en charge. Ils assurent le déchargement des bateaux de matériels qui viennent de la métropole. Les renforts de troupes arrivent par bateaux surchargés.

Le groupement d'artillerie coloniale d'AOF dont je fais partie est incorporé dans un élément pour une grande opération permettant de dégager Baïa et les environs. Cette région est sous le contrôle d'un bataillon Viêt Minh. Les combats sont durs, mais se terminent à l'avantage des Français qui occupent le terrain et y installent des postes.

Des unités de la 13^e D.B.L.E (Demi-Brigade de la Légion Etrangère) et notre groupement d'artillerie embarquent à Saïgon, débarquent à Tourane quelques jours après, pour assurer le nettoyage des villages proches de la ville. Après cette opération, je reste à Tourane pour récupérer les blessés légers et les malades qui sont à l'infirmerie. Mon unité fait mouvement sur Hué.

Une semaine après, mon camion, un Pick-Up Chevrolet anglais, est incorporé en queue d'un long convoi commandé par le colonel Roger.

Après le franchissement du bac de Nam Hô, le convoi s'engage sur la route sinueuse et en corniche qui mène au Col des Nuages. A gauche, c'est la falaise et la forêt, à droite, le ravin surplombant la voie ferrée, puis plus bas, la mer.

L'embuscade se déchaîne brutalement. Tout le Régiment 101 viêt, unité de la région, est là. Les mitrailleuses et les FM ennemis visent les cabines des véhicules pour neutraliser les chefs de bord et les chauffeurs. Des grappes de Viêts dégringolent sur les véhicules de l'avant. C'est le corps à corps à l'avantage des Viêts. Les tireurs des camions de queue ripostent pour empêcher les Viêts d'arriver sur cette partie de route qui n'est pas prise dans l'embuscade.

Devant nous des camions brûlent. Mon chauffeur manœuvre pour faire demi-tour. Des rafales arrivent sur les véhicules de queue pour essayer de les neutraliser. Il y a des blessés et des morts. Quelques véhicules arrivent à rejoindre le bac de Nam Hô où sont déjà rassemblés des éléments de la Légion. Nous remontons avec eux, laissant nos blessés et nos morts à Nam Hô.

Les Viêts ont disparu. Nous ramenons les morts, extrayons des véhicules les chefs de bord et les chauffeurs à demi-calcinés et dégageons

les carcasses de vingt huit véhicules pour libérer le passage. Un ratissage de la Légion dans la forêt permet de retrouver les prisonniers égorgés. Parmi eux le colonel commandant le convoi. Quelques blessés qui avaient sauté dans le ravin côté voie ferrée sont récupérés.

Deux jours plus tard, je repars avec un convoi fortement armé, encadré d'automitrailleuses à l'avant et à l'arrière. Tout se passe bien et je rejoins mon unité à Hué.

Je suis affecté dans un petit poste de protection sur le bord de la RC N°1 entre Hué et Dong Hoï. L'effectif de mon groupe est de dix hommes. Ma mission est de garder les convois empruntant la route coloniale N°1 après sa fermeture le soir. Un peloton du 11°R.E.C (Régiment Etranger Cavalerie) basé à une dizaine de kilomètres est chargé de nous dégager lorsque nous sommes harcelés. Les blessés des convois stationnés dans le poste pour la nuit sont soignés par le caporal infirmier de la Légion. Il était chirurgien dans la Waffen SS.

Relevé par des Marocains, je rejoins avec mes dix hommes mon unité au poste de Bang Lang, au lieu-dit des Trois Rivières. C'est là que le Song Giang se jette dans la Rivière des Parfums.

La batterie d'artillerie est au complet et installée dans deux postes de chaque côté, de la rivière. Les canons de trois pouces-sept et de quatre-vingt-huit millimètres sont installés dans des alvéoles protégés par des murs de terre entre des rangées de troncs d'aréquier dans le premier poste. Je suis affecté au deuxième poste de l'autre côté de la rivière, à l'embouchure du Song Giang, comme chef de groupe de combat d'infanterie.

L'ULTIME COMBAT.

Ce matin du 5 juillet 1947, le capitaine apprend par son officier de renseignements et un agent vietnamien que neuf Viêts ont assassiné les notables du village de Van Xa et brûlé la maison commune. Ils ont rassemblé la population, et un commissaire politique lancé sa propagande révolutionnaire aux nha qué (paysans).

Je suis incorporé comme chef de groupe dans une patrouille composée de huit Français, cadres compris, de quatorze Cambodgiens et d'un interprète du nom de Than. Deux FM Bren avec vingt chargeurs chacun, six PM Sten avec six chargeurs chacun, des fusils 303 avec cinquante cartouches chacun, des grenades OF et DF composent notre armement.

La mission est de reconnaître les alentours et le village de Van Xa situé au Nord Ouest de notre poste et si possible de neutraliser les Viêts pour affirmer notre présence.

Au moment où nous arrivons aux lisières du village, dans une région de pénétration difficile et au relief assez tourmenté, nous faisons une halte pour permettre aux éclaireurs appuyés par les deux FM de fouiller le terrain. Ils ne remarquent rien d'anormal et nous continuons la progression, les armes prêtes à tirer.

Dès que toute la patrouille est engagée, nous sommes pris à partie par une mitrailleuse de 30, un FM, un grand nombre d'armes automatiques Thomson, et des fusils. Nous réussissons à prendre position derrière les aspérités du terrain sans trop de pertes.

L'effectif engagé par les Viêts a l'air important (un bataillon du Régiment 101 participe à cette action). Nous ne pourrions tenir longtemps si un renfort providentiel ne vient nous dégager. (Les Viêts ont mis des bouchons pour en retarder l'arrivée). J'ai su, à ma sortie de captivité, qu'il n'y a pas eu de renfort, l'effectif engagé par les Viêts nécessitant un long délai de préparation et de gros moyens en troupes; il y avait le risque de perdre beaucoup d'hommes pour ne récupérer que quelques rescapés de la patrouille.

Après une demi-heure de combat nous sommes écrasés sous les multiples assauts lancés par des masses de Viêts. Le commissaire politique relance les hommes malgré les lourdes pertes infligées par nos tirs. Nos FM, nos PM et nos grenades font des trous sanglants dans les masses successives de guérilleros qui foncent en criant: "Ho Chi Minh muon nam" (qu'Ho Chi Minh vive cent mille ans). "Xung phang Pfap tiet" (A l'assaut, mort aux Français).

Malgré une résistance acharnée nous ne pouvons tenir; nos rangs se sont éclaircis, un tireur au FM a été neutralisé. La retraite est coupée par des Thu Vé (guérilleros) cachés dans la végétation dense. Avec ce qui reste de mon groupe, j'essaie de me replier sur un mamelon voisin sous le tir ajusté du FM et de la mitrailleuse ennemis. Notre deuxième FM est neutralisé, le tireur, blessé, gravement atteint à l'épaule par une rafale. L'affolement devient général après l'explosion d'une bombe manipulée par un fil, qui disloque le peu d'hommes restant.

Je me retrouve finalement seul sur le mamelon avec mon brigadier cambodgien. Quelques Viêts armés de sabres et de coupe- coupe essaient de nous contourner et nous approchent au plus près. Je dégage d'une rafale de ma Sten. Mon brigadier a le crane éclaté d'un coup de coupe- coupe. Je suis seul et commence à envisager la mort. Je ne peux pas me sortir d'un guêpier pareil.

Vingt et un ans, c'est jeune pour mourir, mais lorsque je me suis porté volontaire pour l'Indochine, je connaissais les risques qu'il fallait accepter, la mort, la blessure grave handicapante pour la vie. Je n'ai jamais pensé à la captivité, à ma connaissance les Viêts ne font pas de prisonniers. Ceux qui ont été pris ont toujours été torturés et décapités.

Quelquefois la tête de l'un d'entre eux, plantée sur un pieu de bambou, est fichée en face du poste pour abattre le moral des hommes.

Encerclé par les guérilleros qui me mènent une chasse impitoyable, pris à partie par un régulier armé d'un PM Thomson, blessé par la rafale, deux balles se logeant dans mon PM, l'une dans la boîte de culasse, l'autre bloquant le chargeur dans son logement, je dégoupille une grenade et réussis à éliminer le Viêt avant qu'il ne réapprovisionne. Mon PM est devenu inutilisable.

Les Viêts envoient des grenades en tôle de fabrication locale dans la zone où je rampe, me blessant légèrement aux jambes. Une rafale me passe au ras du corps. Je suis encerclé, assailli par un Thu Vé armé d'un sabre, qui m'assène plusieurs coups. Blessé à la main gauche, je dois la vie sauve à l'intervention du chef de bataillon Viêt qui fait reculer les Thu Vé qui veulent ma tête. En excellent Français, il me prie de me rendre. Je lève les bras, n'étant plus en état de me défendre, à moins de courir au suicide.

PRISONNIER.

Le commandant viêt, coiffé d'un chapeau de brousse, armé d'un Colt 45 dont le cordon est une fourragère de la médaille militaire, se présente:

- "Commandant Thi, chef de bataillon au Régiment 101, ancien élève de l'Ecole Navale Française et Enseigne de Vaisseau de Première classe dans la Marine française. Je suis patriote. Pour l'indépendance de mon pays, je me suis rallié aux Viêts minh. Vous avez de la chance, je suis le seul à faire des prisonniers quand je peux intervenir avant le massacre. Vous êtes le deuxième prisonnier de guerre du Centre Annam. Voici trois mois, j'ai capturé un sergent, René Savart. Blessé grièvement au crâne, nous l'avons soigné et après son passage devant le tribunal du peuple, il a été dirigé vers la région de Vinh. Là-bas se trouvent les internés de la délégation française de Vinh, ainsi que des colons qui ont été capturés le 20 décembre 1946. Et vous, comment vous nommez-vous?"

Je décline mon nom, mon grade et mon unité. Il connaît mon unité, elle fait partie de son secteur. Je suis prisonnier, mais ma survie n'est pas encore assurée. Je me pose des questions. Est-ce qu'ils vont me torturer et m'exécuter? J'ai quand même un peu d'espoir. Si je suis les traces de Savart, ce sera une indication pour moi de savoir qu'il n'a pas été exécuté.

J'ai appris à ma sortie de captivité que l'embuscade nous a coûté dix-neuf morts, les blessés graves ayant été achevés. Le brigadier cambodgien n'était pas mort, la boîte crânienne ayant éclaté, sans que le cerveau ne soit touché. Le tireur au FM blessé à l'épaule avait réussi à passer à travers les Viêts en emportant son arme. Les paysans avaient vu

les Viêts me torturer et m'exécuter puis balancer mon corps dans le Sang Giang. Deux lignes sur mon état signalétique résumant le fait: "disparu dans la région de Hué, le 5 juillet 1947, rayé des contrôles le 6 juillet 1947 par avis de mutation N° 917 D. en date du 7 juillet 1947. Libéré par les rebelles le 8 janvier 1953."

PREMIERES MARCHES

Les Viêts me retirent mes chaussures et m'attachent les bras, coudes joints dans le dos, ce qui empêche de courir, ou de se relever lorsque l'on est allongé sur le sol. Ils se dispersent par petits groupes pour rejoindre leurs refuges dans les profondeurs de la forêt vierge, sur les flancs de la chaîne annamitique. Ils emmènent leurs morts et leurs blessés.

J'avance, escorté par un petit groupe de soldats réguliers. Au bout de trois heures de marche, des avions de chasse apparaissent.

Ils "straffent" à plusieurs endroits. Les Viêts me font allonger sur le sol, sous un buisson. Ils se camouflent eux-mêmes sous la verdure. Après cinq heures de marche nous attaquons les contreforts de la chaîne annamitique. Des "sonnettes" (guetteurs) se dévoilent tout au long de la piste de montagne. Ils ont certainement comme mission d'avertir le bataillon en cas d'infiltration des troupes françaises.

Enfin, nous arrivons au campement viêt, bien camouflé sous le feuillage des géants de la forêt. J'y retrouve l'interprète Than. On m'attache à un pilier de la canha (baraque en bambou recouverte de chaume).

Toute la nuit, les moustiques me harcèlent. Les démangeaisons sont insupportables. Mais impossible de me gratter, mes mains étant entravées. Je finis quand même par m'endormir d'épuisement. Le matin, je me réveille boursoufflé par les piqûres, les pieds en feu par la marche de la veille. Toute la matinée je reste attaché et ce sont les mouches qui remplacent les moustiques. Je suis couvert de sang et cela les attire. De temps en temps, un Viêt me fait boire dans une calabasse.

L'après-midi, deux bodoï (soldats) viennent me chercher et m'emmenent au bord du ruisseau. Une femme nettoie mes plaies à l'eau et je peux me laver de tout le sang séché que j'ai sur le corps. Ma chemise de brousse et mon short sont en lambeaux. Les Viêts m'ont laissé mon casque colonial. Je nettoie sommairement mes vêtements. Je les remets et ils sèchent sur mon corps. Après ce nettoyage, je suis enfermé dans une cage. Mon voisin de droite est le frère d'un curé vietnamien qui a refusé de collaborer et d'assimiler le Christ à Karl Marx. A gauche, l'interprète Than, complètement amorphe, sachant que ses heures sont comptées. Il est emmené peu de temps après et exécuté au bord du ruisseau. J'entends le coup de feu. Je suppose qu'on lui a tiré une balle dans la nuque.

LE JUGEMENT VIÊT.

Les habitants des environs du poste de Bang Lang défilent devant moi. Les Viêts veulent savoir si je n'ai pas commis d'atrocités dans leurs villages. Aucun ne m'accuse. Je m'interroge sur mon sort. J'espère suivre les pas de Savart dans la région de Vinh. Toujours surveillé et attaché, l'évasion m'est impossible. Un Viêt me délire à chaque repas, le matin et le soir. Ils me donnent une Ke bath (bol) de riz, ce qui est insuffisant pour mon estomac d'européen et la faim commence à me tenailler. Pour l'eau, je ne suis pas rationné. Souvent une sentinelle vient me faire boire. Le frère du curé est exécuté le lendemain.

Le commandant Thi vient me voir. Il dit:

- "Vous allez être présenté devant le tribunal du peuple. Toutes les décisions seront prises par lui après jugement. J'assurerai votre défense. Ce ne sera pas facile. Pour obtenir les circonstances atténuantes, vous devrez reconnaître que vous êtes victime des colonialistes français et des capitalistes qui vous ont entraîné dans cette sale guerre par leur propagande."

Je suis présenté plusieurs fois devant le tribunal du peuple, composé d'un colonel commissaire politique qui veut ma tête, d'un capitaine du comité d'exécution qui attend la sentence et du commandant Thi.

Aucune atrocité dans les villages n'ayant été retenue contre moi, je suis quand même condamné à mort comme criminel de guerre venu combattre contre la liberté d'un peuple. Je bénéficie des circonstances atténuantes ayant reconnu avoir agi sous l'effet de la propagande des colonialistes français, ce qui me donne droit à une demande de recours en grâce auprès du Président Ho Chi Minh.

Après le jugement je ne suis plus remis en cage et dors au milieu des Viêts, ma jambe reliée à la jambe de l'un d'entre eux. Ce qui pose un problème lorsque je suis pris d'une envie intenable. La journée, je reste attaché les coudes joints dans le dos et les pieds entravés.

Ma demande de recours en grâce revient quelques jours après, certainement signée par un haut personnage viêt minh de la région, peut-être par le colonel commandant le Régiment 101. Elle est rédigée ainsi:

- "Le Président Ho Chi Minh vu sa grande bonté et sa haute magnanimité, reconnaissant que, fils du peuple de France, j'ai été trompé par la propagande mensongère des colonialistes français et des capitalistes internationaux, m'accorde ma grâce en me donnant les choix suivants:

- Soit passer dans l'armée populaire et faire l'instruction au canon de 75.

➤ Soit rejoindre un camp de prisonnier dans la région de Vinh.

J'opte, comme mon devoir l'impose, pour le camp de prisonniers, même si ce n'est pas ce que désirent les Viêts, même si je dois être exécuté. Je sais que ma vie ne tient qu'à un fil. J'accepte la mort pourvu qu'elle soit rapide comme pour Than et le frère du curé. Il faut que j'efface de mon esprit la famille, le bien-être, le pays, pour ne penser qu'à ma survie si elle est possible et, si l'occasion se présente, à l'évasion.

VERS LE CAMP DE VINH.

Le 17 juillet 1947, soit douze jours après ma capture, je quitte le camp viêt pour une longue marche qui doit me mener au camp de prisonniers de Vinh. Je suis accompagné par un sergent et dix hommes, chargé d'un boudin de quinze kilos de riz, et d'un tube de bambou en bandoulière avec ma réserve d'eau. Ce sera dur. Il faut que mes pieds prennent de la corne pour être solides. Ils sont fragiles sans chaussures et, dans la forêt vierge, la moindre écorchure se transforme en plaie suppurante et en ulcère. Déjà les plaies de mes jambes, de légères blessures, suppurent et s'agrandissent. Je les nettoie à l'eau. C'est tout ce que je peux faire; pour moi, il n'y a ni désinfectant, ni médicament.

Le sergent et les Bo Doï qui m'accompagnent, sont relevés à chaque passage dans un refuge viêt. Au premier village Moï, le chef de village désigne l'un d'eux comme guide.

Les Moï (minorité ethnique habitant la forêt vierge) vivent dans les Ray (« brûlis » pratiqués dans la forêt pour installer le village et les cultures de manioc, de patates douces et de riz des montagnes). Ils élèvent des poulets, quelques cochons et des buffles pour le travail de la terre. Les cases sont sur pilotis. La nuit, un tour de veille est organisé pour entretenir le feu et taper sur le gong en cas d'approche d'un tigre qui risque d'emporter un cochon ou un jeune buffle.

Ils sont vêtus d'un chiffon qui leur cache le sexe. Les femmes ont les seins nus. Leurs armes sont des arbalètes, très dures à armer, mais d'une grande précision. Ils portent aussi un carquois chargé de flèches et une grande lance.

Ils sont pacifiques et ne se montrent jamais agressifs vis à vis de moi. Pour eux, je suis plutôt une curiosité. Ma barbe et mes cheveux ont poussé. L'homme Moï est imberbe comme l'Annamite. Il porte juste une petite barbiche, ses cheveux sont relevés en chignon tenu par des baguettes de bambou. Les femmes ont souvent des bracelets en or ou en cuivre au bas des jambes.

La piste est sinueuse. Quelquefois, j'ai l'impression de revenir sur mes pas. Il faut contourner les obstacles infranchissables et l'on fait trente kilomètres alors qu'en ligne droite il y en a sept ou huit. Je suis très

fatigué. La nourriture est insuffisante, mon estomac pas encore habitué. Les privations me font souffrir. J'ai faim.

Mes pieds sont en mauvais état. Le matin avant le départ, il faut que je les vide de leur pus en appuyant fortement sur chacun d'eux. J'ai de plus en plus de difficulté à maintenir la cadence de marche.

Heureusement, à l'arrêt dans un village Moï, le sorcier, voyant l'état de mes pieds, propose au sergent de me soigner. Celui-ci accepte. Le sorcier vide mes pieds de leur pus, les nettoie à l'eau bouillie et les remplit d'une pâte noire tirée de l'écorce d'un arbre. J'éprouve de suite un grand soulagement. Au bout de quelque temps mes pieds guérissent. La corne s'étant formée, je marche beaucoup mieux et avec moins de fatigue.

Le 15 août 1947, je suis remis au Régiment 95 (Région Dong Hoï) vers la route coloniale numéro 9 qui part de la RC 1 et rejoint le Laos à Savannah Keth. C'est le cordon ombilical pour le ravitaillement des troupes françaises en garnison au Laos. Un bataillon de ce régiment me prend en charge. Trois jours de repos me sont accordés à proximité d'un Ray et d'un village Moï.

Le 18 août, je suis pris d'une violente crise de paludisme. La fièvre doit dépasser les quarante degrés. Je ne suis plus en état de marcher. Les Viêts ne vont certainement pas s'embarrasser d'un poids mort. Ils vont m'exécuter ou me laisser mourir à petit feu. J'ai le moral en baisse. Je suis pourtant sur la bonne voie. Savart est passé dans ce lieu trois mois auparavant. Je me renseigne à chaque refuge, car si je perds sa trace, c'est signe qu'il a été exécuté et que la même chose va m'arriver. C'est ce qui est ancré dans ma tête.

Le sorcier de la tribu apprenant mon état intervient et explique aux Viêts qu'il y a une médication qui peut me remettre sur pieds. Le sergent viêt me demande si je veux être soigné. J'accepte, on verra bien, je n'ai rien à perdre et tout à gagner. J'ai maigri d'au moins vingt kilos. J'en faisais soixante quinze lorsque j'ai été capturé. Ma fatigue est extrême. Les plaies de mes jambes se sont creusées sous l'effet des sangsues qui s'accrochent autour et dedans. Elles grouillent par milliers dans l'humus de la forêt vierge. Fines comme des fils, elles se gonflent en se gorgeant de mon sang. Les Viêts m'ont donné un bâton avec à son extrémité un chiffon rempli de savon mélangé avec du sel et de la nicotine. A chaque arrêt il faut le passer autour de la tête des sangsues pour les faire lâcher prise. Des filets de sang coulent le long de mes jambes.

Le sorcier mâche des écorces, des feuilles et des racines qu'il réduit en bouillie et entoure de sa salive. Il me fait avaler à plusieurs reprises cette mixture. Ensuite, il m'enfonce en plusieurs endroits du corps de longues aiguilles en argent pour faire sortir le sang noir. Après une fumigation qui sent le quinquina, je me sens déjà mieux. Au bout d'une

heure la fièvre tombe. Je suis dans un état second, un peu euphorique. Peut-être y avait-il de l'opium dans ces décoctions.

Je peux reprendre la marche difficilement, mais je m'accroche.

Un Viêt bienveillant me soulage de mon boudin de riz. Je marche mieux. J'ai l'impression d'être monté sur des ressorts à présent que je n'ai plus de poids sur les épaules. Le lendemain je reprends ma charge.

Le commandant du bataillon du Régiment 95 décide de me descendre à la plaine, dans les dunes, entre Quang Tri et Dong Hoï. Son bataillon a pour mission de neutraliser un poste français. De là, comme la mer n'est pas loin, il me fera transporter par jonque jusqu'à Vinh. Je suis la colonne de Bo Doï avec mon escorte. Mes bras sont liés dans le dos, afin que je n'essaie pas de m'évader.

L'opération ne se déroule pas comme prévu. Les renforts français arrivent rapidement. Les Viêts sont encerclés par trois bataillons, me dit le sergent qui me garde. Je suis allongé contre la dune. Les Viêts résistent avec acharnement. Les tirs de mortier se déclenchent. Les armes automatiques crachent sans arrêt. Le sergent me dit que s'ils ne peuvent m'emmener lors de la percée qui doit avoir lieu vers une heure du matin, ils me laisseront sur place aux mains des Français, mais toute tentative d'évasion me coûtera la vie. Ce sont les ordres du chef de bataillon. Je reprends espoir. Je vais peut-être retrouver la liberté.

Nous sommes le 20 Août 1947. Le sergent et mon escorte me font passer une rivière avec de l'eau jusqu'au cou. Je suis délié, mais étroitement surveillé. Il faut porter le boudin de riz sur la tête pour éviter de le mouiller.

Le matin, nous attaquons les premiers mamelons de la chaîne annamitique. Camouflés sous le couvert des arbres, nous avons droit à une petite heure de repos. Les Viêts se dispersent par petits groupes, transportant leurs blessés. Une section a dû être sacrifiée pour permettre la percée.

Je me retrouve avec mes gardes sur une piste camouflée sous un tunnel de verdure. Les chasseurs français vrombissent au-dessus de nos têtes, cherchant à repérer une colonne. A la sortie d'un Ray nous sommes surpris par quatre avions arrivant au ras des arbres. Un tas de bois empilé sous une case me permet de m'abriter. Les avions straffent. Un Viêt qui s'est réfugié dans la case, croyant échapper à la vue des avions est tué. Une rafale a traversé les chaumes. Son sang coule sur le pilier en face de moi. Dès que les avions disparaissent, c'est la course vers la forêt. Le mort sera enterré par les Moïs. Il y a peut-être des blessés et des morts dans la population.

Durant deux jours et deux nuits, nous avançons dans la forêt vierge, prenant une heure de repos de temps en temps. Je dors debout. Les Viêts aussi. A l'arrivée dans un village montagnard je suis solidement attaché.

Je m'endors de suite. J'ai très peu mangé depuis deux jours. Mon sommeil est agité tellement je suis crevé. Je me réveille après douze heures de repos, les membres endoloris. Je n'ai pas entièrement récupéré. Les Moïs nous servent du riz chaud et des patates douces et même un morceau de sucre brun. C'est la première fois que j'ai droit à un tel menu. Après ce repas, je sens quelques forces revenir, il faut reprendre la piste.

Nous approchons de la Route Coloniale numéro 9 qu'il va falloir franchir de nuit. Les Viêts m'attachent les bras. Vers minuit nous sommes à deux cents mètres de la route lorsqu'arrive un convoi de véhicules français encadré d'automitrailleuses, tous phares allumés. Ils s'arrêtent face à nous. Leurs mitrailleuses sont braquées de chaque côté de la route. Des hommes se mettent en position de protection.

Le sergent me fait allonger sur le sol, un coupe-coupe sur la gorge et un PM armé dans le dos. Je ne peux que regarder et écouter. Les soldats parlent entre eux. Beaucoup s'alignent au bord de la route pour uriner. La liberté est là, à portée de la main. Si je crie pour donner l'alerte, je suis égorgé et les Viêts se fondront vite dans la nature pour échapper aux Français.

Au bout d'une heure, le convoi repart. Peu après nous franchissons la RC 9 et rejoignons la montagne. Je suis furieux d'avoir vu la liberté d'aussi près et d'avoir été réduit à l'impuissance.

Le premier septembre, je suis pris en compte par le Bataillon 57. La marche va être plus facile. Nous entrons dans la province du Nghé Anh - fief du Viêt Minh - inviolée depuis 1945. La capitale provinciale est Vinh. C'est dans cette région que se trouvent les internés de Vinh et René Savart.

VINH.

Le 8 septembre, j'arrive à Vinh. La ville a été complètement rasée par les Viêts, sauf l'église qui est intacte. La population a été regroupée dans des paillotes aux alentours. A quelques kilomètres, au bord de la rivière Song Ca, se trouve le village de Nam Dan, lieu de naissance d'Ho Chi Minh.

Le 15 septembre, au village de Cong Hoa, je suis présenté au commissaire politique du camp, le lieutenant Anh qui me dit:

- "Vous êtes le deuxième criminel de guerre de ce camp. René Savart est arrivé trois mois avant vous. Tous deux vous n'êtes pas considérés comme des militaires de la délégation de Vinh. Vous avez du sang vietnamien sur les mains. Si nous sommes obligés de libérer les internés de Vinh, vous ne serez pas relâchés. Peut-être un jour, si l'armistice est

signé, ou bien la paix mondiale, nous vous relâcherons, mais il faudra le mériter et regretter vos crimes."

J'entre dans la baraque, accompagné d'un Bo Doï. Une vingtaine de Français sont là, tous des militaires. Je reconnais René Savart à son bandeau sur le crâne. Lorsque je lui parle du Commandant Thi, du pénible calvaire pour rejoindre le camp, il me comprend, il l'a fait avant moi. Je viens de parcourir neuf cents kilomètres en soixante et un jours, dans des conditions extrêmement difficiles. Je suis heureux de me retrouver parmi des Français. Tous me demandent des nouvelles de l'extérieur. Je peux seulement leur dire que le corps expéditionnaire se renforce, qu'en France il y a encore des tickets d'alimentation, que la politique menée sur l'Indochine est indécise.

Savart me prend sous sa protection. Nous parlons le soir de notre longue marche pour confronter nos points de passage. Je lui dis qu'il m'a servi de guide tout le long du trajet. Il me raconte les circonstances de sa capture.

Son poste est attaqué un soir par le bataillon du commandant Thi. Les coolies qui travaillaient au renforcement des défenses du Poste ont mis du sable dans les mitrailleuses en prévision de l'attaque. Comme Savart démonte une mitrailleuse enrayée, une grenade explose derrière lui, criblant son dos d'éclats tandis qu'il encaisse un violent coup sur la tête. Un gros éclat vient de lui fracturer l'arrière du crâne. Il perd aussitôt connaissance et ses copains l'étendent dans la paillote qui sert de Poste.

Cependant, au moyen de brandons enflammés, les Viêts réussissent à mettre le feu à la paillote. Sous les ordres d'un sergent, les quelques survivants valides tentent une percée pour rejoindre les lignes françaises. Revenu à lui sous l'effet de la chaleur, René Savart parvient à se traîner dehors et à ramper. Il finit par se retrouver à proximité d'un FM viêt. Le passage est coupé. A côté de lui gît un Viêt mort, le revolver à la main. S'emparant de l'arme, Savart réussit à abattre le tireur du FM.

Une fois hors du piège Viêt, il s'avance en titubant vers la diguette de la rizière, tombe, se relève, essaie de se cacher dans l'eau mais, par crainte de se noyer, remonte sur la diguette où il perd de nouveau connaissance. Il recouvre ses esprits chez les Viêts. Après, il a vécu le même calvaire que moi.

René Savart est une force de la nature. C'est un ancien séminariste. Son niveau général lui permettait de faire l'école d'officiers. Il a préféré venir en Indochine. Chasseur Alpin, il est breveté premier de cordée (il y en avait très peu à l'époque) et éclaireur-skieur.

Au cours des années, nous allons devenir comme deux frères, nous soutenant mutuellement, partageant tout, parlant le soir de nos familles, de notre jeunesse et du pays. Il me raconte Senuc et ses Ardennes. Je lui parle de mon village, du scoutisme que j'ai beaucoup pratiqué, du travail

de mes parents. Son père est bûcheron, le mien aussi. Nos familles sont pauvres et vivent de leur jardin et de l'élevage de poulets et de lapins.

Souvent, je nettoie sa plaie au crâne. Avec de l'eau bouillie et un morceau de chiffon stérilisé je dégage la croûte de pus qui bouche la fistule. La plaie propre, je peux apercevoir le cerveau par le trou. Quelquefois un morceau d'os apparaît. Je l'extrais avec précaution à l'aide d'une pince de bambou passée à la flamme. Il bénéficie d'une endurance à toute épreuve et, malgré sa maigreur et sa blessure, sa force est encore impressionnante.

La vie au camp s'organise en différentes corvées représentant une trentaine de kilomètres par jour (riz, bois, bambou). La corvée de sel est la plus longue: plusieurs jours à la cadence de cinquante kilomètres par jour. Quelquefois, nous sommes requis pour des travaux de terrassement ou creusage de puits. Il nous arrive même de remplacer des buffles pour tourner le moulin à canne à sucre, ce qui nous permet d'absorber un peu de jus. La nourriture n'étant pas suffisante, tout ce qui est mangeable est récupéré.

Le commissaire politique et chef de camp Anh nous relance, mais nous restons allergiques à la politique. Il essaie de nous faire crier des slogans auxquels nous ne répondons pas: "A bas les colonialistes français! Vive le président Ho Chi Minh! A bas les capitalistes internationaux! Vive le grand frère Staline, père des peuples..."

Les soldats de la garde viêt entonnent seuls leurs slogans pour se conserver en bonnes conditions politiques.

Nous changeons souvent de camp pour ne pas être repérés par les avions. Cela se traduit par de longues marches, lourdement chargés. Ils nous font tourner en rond pour nous faire croire que nous nous éloignons, mais des indices nous montrent que nous sommes toujours près du village de Do Luong. Nous ne nous éloignons que de quelques kilomètres de l'ancien camp.

En 1947 et 1948, les camps ne sont pas encore numérotés. Nous les baptisons suivant le lieu (Tham-Dong, Quang-My, Bethleem, Marie-Louise ou camp 21, Cat Van appelé aussi Chavagneux du nom de ses anciens occupants, le tombeau...)

En 1948, deux prisonniers de guerre du commandant Thi arrivent. Il s'agit d'un gendarme nommé Pelat et d'un légionnaire, Crespel. Ils sont placés au début dans le camp des officiers. Crespel mourra après une tentative d'évasion faite par les lieutenants Moreau et Bianconi, deux officiers de la délégation de Vinh. Ils restent vingt et un jours dehors et seront repris au bord de la mer alors qu'ils attendaient la nuit pour mettre un sampan à l'eau.

Dans le courant de l'année 1948, les Viêts nous donnent une motion à lire et à signer. Cette motion nous engage trop politiquement, nous

refusons de la signer. Le chef de camp Anh nous annonce des représailles si nous nous obstinons. Pour donner une bonne image de lui, il a promis à ses chefs que nous sommes mûrs politiquement et que nous signerons tous. Des pourparlers s'engagent pour changer les termes qui nous saliraient trop auprès des autorités françaises. Rien n'y fait. Anh veut absolument des signatures.

René Savart qui fait office de responsable du camp est enfermé dans la case japonaise (cage où l'on doit rester accroupi comme un singe; impossible de s'allonger; la journée il y fait une chaleur horrible; c'est une puanteur, car le prisonnier ne peut sortir pour aller faire ses besoins les plus élémentaires). Savart risque d'y mourir. Sa blessure au crâne n'étant pas nettoyée risque de s'infecter; le manque d'eau et de nourriture vont l'affaiblir au point qu'il ne pourra plus remonter la pente.

Nous décidons la grève de la faim. Il faut faire quand même certaines corvées. Des prisonniers s'évanouissent. Nous avons tous des vertiges. Nous tenons bon. Anh nous fait apporter du riz chaud dans les paillottes. Nous n'y touchons pas. Au bout de trois jours, il est forcé de capituler devant notre obstination. Tout un camp qui meurt lui aurait posé beaucoup plus de problèmes; il aurait eu des comptes à rendre à ses chefs.

Savart nous revient, soutenu par deux Bo Doï. Il ne tient plus sur ses jambes. En rentrant dans la ca nha (baraque) il nous dit:

"-Merci les copains de ce que vous avez fait. Je n'aurais pas pu tenir plus longtemps."

Nous le soignons et lui abandonnons chacun un petit supplément de riz pris sur notre ration. Avec sa solide constitution il se remet rapidement.

Le 5 octobre 1949 nous quittons le camp. Nous nous retrouvons avec des civils de sexe masculin. L'un d'eux âgé de soixante-deux ans, monsieur Beaujouan, est très malade. Le responsable du camp civil, Jacques Teisserenc, s'occupe particulièrement de lui.

Ensemble, ils étaient cadres de l'usine électrique de Vinh. Monsieur Beaujouan relevé, par monsieur Teisserenc avait déjà fait rapatrier sa femme vers la métropole. Malheureusement, lors de l'insurrection du 20 décembre 1946, il a été pris comme tous les Français de la région.

Nous le brancardons. Son état empire de jour en jour. Il a du paludisme et du bériberi. Son ventre est enflé comme une outre. Dans un village, deux paillotes nous sont réservées. Les paysans ont été priés de se loger ailleurs. Monsieur Beaujouan est placé dans l'une d'elles. Si nous déménageons, je ne crois pas qu'il soit transportable. Ses souffrances sont atroces, mais nous ne disposons d'aucun médicament, ni d'aucun médecin pour le soigner et le soulager; il gémit. Vers la mi-novembre, monsieur Beaujouan tombe dans le coma. Il n'en a plus pour longtemps.

Le chef de camp et commissaire politique, que nous n'avons pas vu depuis longtemps, nous fait une visite. Il s'arrête près du bat-flanc de l'agonisant et lui demande de ses nouvelles. Monsieur Beaujouan, qui était sans force, se relève sur les coudes et crie:

-Je ne veux pas vous voir ici. Laissez-moi agoniser en paix. Puis il tend le doigt vers Anh et crie:

"-Assassin, assassin, assassin..."

Et il meurt. Anh se sauve, comme poursuivi par le Ma Coui (démon). Nous évacuons aussitôt le mort de la paillote. Il est interdit de mourir dans la maison d'habitation et les paysans pourraient manifester. L'âme de monsieur Beaujouan ne pouvant sortir de la salle risquerait de hanter les lieux pendant longtemps.

Nous le posons sous un gros arbre à l'extérieur. Son ventre éclate. Une odeur atroce s'en dégage. Son ami Jacques Teisserenc, les larmes aux yeux, organise l'enterrement. Nous sommes quelques-uns à le brancarder loin du village. Il est enterré sur un mamelon. Nous lui disons un dernier adieu. Savart, moi-même et quelques autres chrétiens prions pour le repos de son âme.

Nous regagnons le camp en pensant à tous ceux qui nous ont déjà quitté, et nous savons qu'avant notre libération, il y en aura beaucoup d'autres. Peut-être nous-mêmes ferons-nous partie du lot.

A la fin de l'année 1950, nous construisons un camp où les militaires et les civils seront rassemblés. Ce camp est baptisé par les Viêts: camp numéro 15. Notre vie y est plus agréable. Au milieu des familles, des femmes, enfants, vieillards, nous allons pouvoir nous rendre utiles en nous chargeant des corvées à leur profit.

Ils nous donnent un supplément de nourriture. Leurs rations sont calculées selon le nombre de personnes, les petits enfants ont une ration égale à celle de leurs parents.

Nous reprenons du poids et des forces.

Un de nos camarades est fort mal en point. Atteint d'un bériberi très avancé, il ne devrait pas survivre très longtemps. Il tombe dans le coma, ses yeux sont vitreux. Savart qui a été séminariste demande à madame Dausset, une Vietnamiennne veuve d'un Français, qui est enfermée avec ses deux filles et une de ses nièces, une croix qu'elle porte toujours à son cou. Il s'approche de Magescas, récite les prières et balance la croix devant son visage. Soudain les yeux de Magescas redeviennent clairs, il suit la croix du regard, ses yeux sont pleins de larmes, puis il meurt le visage apaisé comme s'il avait reçu le réconfort d'en Haut.

Les chrétiens prient beaucoup pour la communauté des prisonniers et pour eux-mêmes. C'est un soutien moral excellent. Je n'ai jamais arrêté de prier durant toute ma captivité, persuadé que c'était le dernier soutien moral qui me restait et que la prière m'aiderait à survivre.

CAMP N°5.

Après un déplacement le 13 février 1952, un groupe de militaires est transféré au camp numéro 5, une quinzaine environ. Nous devons être acheminés vers le Tonkin, dans des camps à la frontière de la Chine. Il faut compter trente deux jours de marche et six cents kilomètres.

Le camp numéro 5 est dans un état lamentable. Plusieurs baraques permettent de séparer les prisonniers suivant leur nationalité. L'une regroupe tous les Légionnaires, une autre tous les Nord-Africains et quatre Africains. Dix-sept marins de l'armée de Tchang Kaï Check, ayant fait naufrage sur les côtes de Vinh, occupent une paillote au fond du camp. Ils attendent l'ordre de rapatriement vers la Chine pour être remis aux troupes de Mao Tsé Toung. Une baraque éloignée du camp sert d'infirmerie. Nous l'appelons la morgue, car ceux qui en ressortent vont droit au cimetière. Une trentaine d'hommes de toutes races sont là en train de mourir. Les poux pullulent. Personne n'échappe à la gale. Une paillote est réservée aux Français. Nous retrouvons plusieurs prisonniers capturés au Centre Annam.

Un infirmier marocain se dévoue, soigne les plaies à l'eau bouillie, essaie d'enrayer les dysenteries avec des décoctions de bourgeons de goyave. Il soigne les bérubériques en leur faisant absorber des litres de citronnelle pour qu'ils urinent et résorbent leurs oedèmes. Il fait bouillir l'écorce des lilas du Japon pour en badigeonner les galeux et endormir les sarcoptes. Ce qui calme les démangeaisons et leur permet de se reposer la nuit.

Je vais le voir pour les plaies de mes jambes qui ne sont pas guéries et se sont beaucoup creusées. Après nettoyage, on constate que le fond est recouvert de peaux blanches et vertes qui rongent les chairs. On peut enfoncer une phalange tellement elles sont profondes. L'infirmier me dit:

- "Je ne peux pas faire grand chose pour toi. Je n'ai ni médicament, ni désinfectant, ni sulfamides. Je vais essayer les asticots qui assainiront les plaies en mangeant les peaux dangereuses. C'est une méthode que m'a enseignée mon grand-père qui a fait la guerre du Rif avec Lyautey."

Va pour les asticots. Il faut tout essayer et guérir mes plaies avant le grand départ pour la haute région tonkinoise. Mes jambes étalées au soleil, je laisse les mouches courir sur les chairs à vif et y pondre leurs oeufs. Les asticots apparaissent peu de temps après. C'est une torture, les démangeaisons sont intolérables. La nuit ça se calme, ce qui me laisse un peu de repos.

Quelques jours plus tard, le caporal infirmier nettoie les plaies. Une pince de bambou chauffée au feu sert à extraire les asticots qui se sont logés dans des trous. Les plaies sont devenues saines, plus aucune trace de ces peaux qui rongent les chairs. Commencent alors de longues séances de compresses d'eau bouillie l'aide de chiffons stérilisés à l'eau bouillante. Des guêtres de feuilles de bananiers passées à la flamme pour les amollir me protègent les jambes. Les chairs repoussent, les plaies se referment. Il faut encore les isoler quelque temps; la cicatrisation étant récente, la peau est fragile.

VERS LE TONKIN.

Le 24 Juin 1952, une trentaine de sous-officiers et soldats, auxquels sont adjoints cinq officiers français qui ferment la marche, prennent la piste en direction du Tonkin. Une escorte de soldats Viêts et un cadre politique nous accompagnent. Chacun de nous porte un boudin de riz de dix kilos, un tube de bambou pour l'eau, et quelques hardes. Il a fallu arrimer tout cela avec des lianes pour que le port en soit plus aisé. En tête de la colonne marchent les cuisiniers et les porteurs de la marmite chinoise. Ceux-ci sont choisis parmi les plus endurants pour arriver à la halte avant le gros de la troupe afin de préparer le feu et un emplacement pour la cuisine. Ordinairement, ils transportent assez de riz pour que le repas soit prêt à notre arrivée. Le soir, nous recevons notre ration pour le lendemain midi. Nous la transportons en boule dans des chiffons mouillés.

Le premier jour, nous parcourons cinquante kilomètres et arrivons au village de Quin Lu. Les Bo Doï crient des slogans politiques et font la critique de la journée.

La plaine traversée, nous attaquons la zone montagneuse le 4 Juillet. Nous suivons des pistes en lacets en pleine forêt vierge. La cadence ralentit. La marche devient pénible. Nous nous fatiguons plus vite, mais le moral tient et il est bon.

Le 13 et le 14 Juillet 1952, nous traversons la Rivière Noire, près de Hoa Binh, sur une barge plate qui fait plusieurs rotations. Il reste beaucoup de traces des combats qui se sont déroulés dans la région. Deux carcasses de char calcinées gisent à l'entrée du poste de Thu Vu, sur le mont Bavi. Les bambous sont hachés par les nombreux obus tombés dans le secteur.

Les 17 et 18 juillet, passage du Fleuve Rouge sur un bac métallique dans la région de Hong Hou. La fatigue se fait durement sentir. Beaucoup désespèrent d'arriver. Les séquelles d'une dysenterie que je traîne depuis 1949 m'obligent à de nombreux arrêts au bord de la piste. Je ne suis pas le

seul. Les Viêts nous stimulent à coups de crosse pour rejoindre la colonne. Les étapes tombent de trente à vingt kilomètres par jour. Le soir, à chaque pause, les cours politiques servent à redonner du courage aux Bo Doï. De même, la critique des prisonniers qui croient encore aux privilèges du colonialisme tout en se plaignant de la douleur aux pieds, de dysenterie, de la pluie et de la nourriture! De bons combattants de la paix doivent accepter leur sort comme les soldats Vietnamiens et les paysans.

Pour illustrer le courage du peuple vietnamien qui lutte pour la paix, nous avons droit dans les villages du delta aux hymnes patriotiques, au chœur des mères de combattants et aux chants des jeunesses démocratiques. La politique marxiste commence à resserrer son étau sur nous. Ce n'est pas le relâchement des camps de Vinh.

Les officiers français, lorsqu'ils le peuvent, viennent bavarder avec nous pour nous encourager à tenir le coup. Le Lieutenant Moreau et le Lieutenant Pierrard ont un moral de fer. Le Commandant Tiphagne qui est déjà âgé, la quarantaine, récupère mal pendant les heures de repos. Il marche de plus en plus difficilement et perd du terrain. Il chute dans la boue et ressent de violentes douleurs au thorax. Il suit sans se plaindre et refuse toute aide pour ne pas pénaliser ses compagnons.

Nous faisons étape dans un village Moï. Le repos nous fait du bien. J'ai mal au pied droit où une esquille de bambou s'est enfoncée profondément. Je vide la plaie en faisant pression dessus.

Il me faudra renouveler l'opération avant chaque départ. Mon ami Savart et Jossillet, un copain des camps de Vinh, ancien de la Délégation, me soutiennent le moral. A force de volonté, je tiens ma place dans la colonne.

La charge sur les épaules me paraît énorme tellement je suis fatigué. La dysenterie m'épuise. Il en est de même pour la plupart de mes camarades.

En pleine forêt, le Commandant Tiphagne s'effondre. Le chef viêt le laisse avec Fontaine qui souffre d'une grosse dysenterie et traîne en arrière de la colonne depuis plusieurs jours. Un Bo Doï est avec eux. Ils devront rejoindre par petites étapes.

Plusieurs jours après, Fontaine rejoint la colonne. Il nous apprend la mort du Commandant Tiphagne. Le Viêt l'avait forcé à marcher à coups de crosse. Son dos et ses membres étaient couverts d'hématomes. Fontaine l'a enterré au bord de la piste dans un trou peu profond qu'il a recouvert de branchages.

Beaucoup de prisonniers s'écroulent de fatigue. Les Bo Doï les relèvent à coups de crosse. Au passage d'un pont de singe, un légionnaire fait une chute de plusieurs mètres dans le ravin. Nous le brancardons, ce qui ajoute à notre fatigue. Le légionnaire finit par mourir dans des

souffrances insupportables. Nous l'enterrons sommairement et reprenons la piste.

Nous passons dans Tuyen Quang sur la Rivière Claire. La ville est en ruine. Le crachin qui tombe sans arrêt rend la piste boueuse et la marche devient difficile.

CAMPS 114 ET 113.

Le 28 juillet, sous une pluie battante, nous arrivons au camp 114. Nous sommes répartis dans les paillottes. La pluie s'infiltré à travers les chaumes entièrement pourries. Ce camp est réservé aux ralliés (déserteurs) qui doivent bien regretter l'époque où ils étaient chez les Français. Nous y restons le temps de reprendre un peu de force et nous rejoignons le camp 113 situé à quelques kilomètres au nord.

Nous avons parcouru six cents kilomètres en trente quatre jours. Nous nous sentons soulagés d'être arrivés, mais nous allons déchanter quand nous découvrirons l'état de délabrement des détenus du camp. Ce sont des squelettes. Beaucoup sont descendus au-dessous de quarante kilos. Il en meurt plusieurs tous les jours. C'est un camp d'extermination. La moyenne de survie y est de trois à quatre mois.

Le camp 113, complètement isolé en forêt, est situé à vingt cinq kilomètres à l'ouest de la Route Coloniale numéro 2, aux environs de Nam Nahm, non loin d'un ruisseau, le Song Chaï; à soixante kilomètres au sud de la frontière de Chine, trente kilomètres au nord de Vinh Tuy et trente kilomètres au sud-ouest de Bac Giang. Un autre ruisseau coule au sud du camp. C'est dans les paillotes au bord de ce ruisseau que nous allons être installés. Ici, il n'y a ni barrières, ni miradors. C'est la forêt qui nous garde. Elle est tellement dense qu'il est difficile de s'évader. Ceux qui ont essayé ont été repris et abattus.

Les cours politiques sont obligatoires. Chaque geste, chaque corvée, chaque parole est transformée en un élément politique. Ceux qui refusent de suivre les cours ou qui font preuve de tiédeur sont voués à la mort. Aucune brimade ne nous est épargnée. Il faut extirper de nos esprits la propagande colonialiste et devenir de bons combattants de la paix.

Dans ce camp, nous retrouvons beaucoup de prisonniers des combats de la RC 4 de la colonne du Colonel Charton et du Colonel Lepage, d'autres pris dans différents Postes. Viendront se joindre à nous les prisonniers de l'opération Lorraine lancée sur Tuyen Quang par les troupes du Corps Expéditionnaire Français.

Nous apprenons que près de la moitié des déserteurs du camp 114 sont morts de maladie et de manque de soins.

Les Légionnaires originaires de pays de l'Est sont envoyés au camp des ralliés pour y suivre des cours de politique intensifs avant d'être rapatriés via la Chine et l'URSS vers leurs pays d'origine. C'est un privilège qu'ils doivent à la bonté de l'oncle Ho. Ceux qui ne mourront pas en route seront enfermés plusieurs années dans les prisons de leur pays. Certains ont réussi à s'évader et à rejoindre la Légion.

Les corvées et les cours politiques se succèdent. Ceux de Vinh participent aux corvées mais restent allergiques aux cours politiques. La morgue est pleine de malades qui doivent mourir dans les jours qui suivent. Ils seront remplacés par d'autres qui, un jour aussi, prendront le chemin du cimetière.

Nous apprenons qu'il y a eu des libérations par échange, avec accord de la Croix Rouge, mais n'en feront partie que les assidus des cours politiques qui se sont accusés de tous leurs crimes et sont devenus de bons combattants de la paix.

Tous les prisonniers du convoi de Vinh sont réduits au poids de quarante kilos, certains beaucoup plus bas. Il y en a qui sont déjà morts. Le moral baisse, il va falloir lâcher et se convertir au marxisme si nous ne voulons pas tous mourir.

L'effectif du camp diminue. Malgré, l'arrivée de nouveaux prisonniers, il y a plus de monde dans le cimetière que dans le camp. Tour à tour, nous faisons partie de la corvée d'enterrement qui est devenue une corvée normale comme celle de bois, de riz ou de bambou. Nos forces ne nous permettent pas de creuser des trous profonds. Aussi, les morts sont enterrés au ras du sol avec une grosse butte de terre. Ils sont enterrés nus : les vêtements sont récupérés pour habiller les vivants. Les pluies torrentielles emportent la terre. Les cadavres réapparaissent. Des bras et des jambes en partie dégarnis de leur chair sortent de la terre. Il faut piocher des monceaux de terre pour recouvrir le cimetière.

Notre équipe de Vinh, Savart, Jossillet, tous les autres et moi-même, sauf Dormont, un Troyen que j'appelle "pays", qui ne veut rien savoir, acceptons de jouer le jeu et de vendre notre âme au diable. Nous devenons assidus aux cours politiques. Nous critiquons la sale guerre menée par les colonialistes français avec l'aide des capitalistes internationaux. Nous crions à tue-tête les slogans. Nous faisons notre autocritique et nous nous accusons des pires atrocités (que nous n'avons jamais faites) et reconnaissons que c'est la propagande des colonialistes français dont nous sommes les victimes, qui nous a amenés à perpétrer ces crimes que nous regrettons. Nous reconnaissons que, grâce à la politique de clémence du Président Ho Chi Minh et à sa grande bonté, nos yeux se sont ouverts.

Le commissaire politique commence à croire que nous chassons le mauvais homme que nous portons en nous et que nous nous améliorons pour devenir de bons combattants de la Paix. Peut-être pourrons-nous bénéficier de la politique de clémence et figurer sur la liste des libérables. Le moral remonte un peu.

Vu notre état de santé, les corvées sont de plus en plus épuisantes. Elles sont éloignées du camp et durent parfois plusieurs jours. Ceux qui reviennent de l'une d'elles nous apprennent que Savart et Mogin sont restés dans un village pour y mourir. Savart étant le plus mal en point n'a guère de chances de revenir.

Depuis plusieurs semaines, le bériberi dont je suis atteint fait des progrès. L'œdème monte de plus en plus haut. Mes jambes, mes bras, tout le bas du tronc sont enflés. La dysenterie m'oblige à aller de vingt à trente fois par jour à la selle. Ce n'est plus que du sang. Les crises de paludisme sont de plus en plus fréquentes.

Toutes ces maladies accumulées m'épuisent de plus en plus. En apprenant la mort de Savart, je m'effondre. C'est mon frère qui disparaît. Nous partagions tout, nous nous soutenions moralement.

Sans lui, c'est la fin pour moi aussi, d'autant plus que mon ami Jossillet est parti pour une longue corvée et ne peut m'aider.

Un matin, je tombe dans un semi-coma et suis transporté à la morgue. A ma droite et à ma gauche, se trouvent deux jeunes Sous-Lieutenants fraîchement sortis de Saint-Cyr. Engagés dans les combats dès le début, ils sont fait prisonniers à peine arrivés en Indochine. Ils sont dans cette morgue, appelée infirmerie par les Viêts.

J'ai repris mes esprits. Mon corps doit conserver quelques ressources, car je lutte contre la mort, mais je sais qu'elle viendra sous peu. Je décide d'aider les deux jeunes Sous-Lieutenants en leur faisant ingurgiter de l'eau de riz, qui est le médicament de cette morgue-infirmerie d'où l'on ne sort que pour le cimetière. Le bériberi et la dysenterie les rongent. Ils meurent à un jour d'intervalle, ce qui met fin à leurs terribles souffrances.

A la morgue, les poux pullulent, les malades sont couverts d'ulcères, les morts ont les extrémités (nez, mains, pieds, oreilles) dévorées par les rats qui ont élu domicile par dizaines dans ces lieux malsains et infectés. C'est horrible à voir. Je pense que mon tour viendra bientôt. J'ai tenu pendant des années, mais je suis au bout du rouleau. La mort sera une délivrance. Je n'ai plus de ressources, ni physiques, ni morales.

Jossillet, de retour de sa longue corvée, demande où je suis. Il lui est répondu :

"-Turelier a été emmené à la morgue depuis une dizaine de jours. Il est maintenant certainement au cimetière."

Par acquit de conscience, il va à la morgue, fouille dans les fougères sèches qui nous recouvrent et me voit. Il crie après moi pour me stimuler:

"-Tutur, voilà plus de cinq ans que nous traînons notre carcasse ensemble dans la brousse. Nous avons résisté à tout. Tu ne vas pas te laisser crever ici. Je te sors, et je vais m'occuper de toi pour essayer de te requinquer. Savart n'est pas mort, il rejoint le camp. Par contre, Mogin ne reviendra plus."

Jossillet me secoue énergiquement et me fait absorber de l'eau de riz, du riz grillé en charbon, un jus de bourgeons de goyavier pour la dysenterie. Il me fait avaler des litres de citronnelle pour évacuer l'eau du béribéri en urinant abondamment. Sachant que Savart revient, j'ai envie de vivre, mon esprit engage la lutte contre la mort. J'ingurgite tout ce que Jossillet me fait prendre. Il fait des prodiges d'imagination et me trouve des fruits sauvages, des petits piments de montagne qui me redonnent quelques vitamines. Je récupère un peu, mais ce n'est pas brillant. Les poux et la gale me démangent atrocement. Le soir, Jossillet me badigeonne le corps avec une décoction de lilas du Japon, ce qui endort les sarcoptes et permet de se détendre.

L'arrivée de Savart me remonte le moral. Il a failli mourir d'une crise de paludisme pernicieux. Il est d'une maigreur impressionnante. Ses côtes et tous ses os apparaissent sous sa peau, mais je vois dans ses yeux qu'il a encore de la réserve. Il est décidé à lutter. Il lui reste de l'énergie.

En Septembre 1952, un Dakota survole le camp, ses ailes sont peintes du sigle de la Croix Rouge. Il largue des colis qui tombent dans la nature alentour. Les Viêts les récupèrent et prétendent qu'il n'y a pas d'accord pour ce survol, donc violation de leur espace aérien. Nous ne verrons pas la couleur de ces bonnes choses.

Le 15 Novembre 1952, nous évacuons le camp 113 devenu insalubre. Le cimetière est archi-plein. Les morts remontent en surface à chaque grosse pluie. Le ruisseau doit être également pollué. Nous sommes installés dans un camp provisoire. De nouveaux prisonniers reconstruisent un camp 113 quelques kilomètres plus loin.

ESPOIR DE LIBERATION.

Le 28 novembre, première lecture d'une liste de futurs libérés. Je suis dessus avec Savart, Jossillet et bien d'autres camarades. Le moral remonte à cent pour cent.

Dormont est mort du béribéri. Il avait été l'homme du camp, le plus fort physiquement. Il n'a rien lâché, ni cours politiques, ni garde-à-vous devant les Viêts, comme son père ancien de 14-18 le lui avait enseigné. Il aurait eu bientôt six ans de captivité. Adieu "pays".Repose en paix.

Quelques jours après, la deuxième lecture de la liste intervient. Je n'y figure plus ainsi que certains autres. Je demande humblement au commissaire politique de me recevoir, sans abuser de son temps qui est si précieux pour animer le moral politique de tous contre cette sale guerre menée par les colonialistes.

Je suis reçu. Je lui fais un grand Lai (salut, courbette). Je lui demande en quoi j'ai démerité pour ne plus figurer sur la liste. Il me dit:

"-Vous êtes devenu un bon combattant de la Paix, vous avez suivi les cours politiques assidûment et vous avez été distingué parmi les méritants pour une libération, mais votre état de santé ne vous permettra pas de supporter les vingt-huit jours de marche qui devront vous amener à proximité des postes français. La charge de riz de chaque prisonnier sera de quinze kilos. Nous ne pouvons supporter de poids morts. Celui qui tombe ne pourra être brancardé. C'est impossible. Nous mettrons fin à ses souffrances par une balle dans la tête. Vous ferez partie du prochain convoi si votre santé s'améliore."

Si je reste, je mourrai dans peu de temps. Il faut que je le persuade que j'ai la volonté et la force de parcourir ce long trajet. C'est ma vie que je joue. Je plaide:

"-Je me sens en état de parcourir cette longue distance. Ma volonté et mon moral politique que j'ai acquis grâce à vous me permettront d'aller jusqu'au bout. Je serai plus utile au milieu du peuple de France et à côté du Parti Communiste Français. Je pourrai lutter efficacement contre le colonialisme et cette sale guerre financée par les capitalistes internationaux et soutenues par les impérialistes américains. Si je tombe, j'accepte la balle dans la tête, c'est une mesure humanitaire dictée par la grande clémence du Président Ho Chi Minh pour éviter aux prisonniers de souffrir."

Ebranlé par ma conviction politique, il me remet sur la liste. Je tiendrai avec la volonté et les encouragements de Savart et Jossillet. Ils sont mal en point eux aussi, mais possèdent encore quelques réserves d'énergie.

DERNIERE MARCHE.

Vers le 10 décembre, c'est le départ. Nous sommes le convoi "Raymonde Diene", une Française du Mouvement des Femmes Françaises du Parti Communiste qui s'est couchée devant les trains transportant le ravitaillement et les hommes vers les ports d'embarquement. Les journaux français en ont parlé. Elle est devenue une héroïne pour les Viêts.

Après une dizaine de jours de marche, malgré ma bonne volonté, j'ai du mal à suivre la cadence. Je tombe pour la première fois. Déjà

quelques-uns ont lâché avant moi. Le poids du boudin de riz m'empêche de me relever. La colonne passe sans qu'un seul homme lève les yeux vers moi. Je les comprends. S'ils m'aident, c'est un peu de leur vie qu'ils vont laisser. Pourtant, si un seul m'aidait à me relever, je pourrais peut-être repartir. J'ai encore de la volonté dans la tête. Un Viêt de l'escorte reste à côté de moi pour m'achever lorsque la colonne se sera éloignée. Mon ami Savart me voit et s'arrête. Il prend ma charge de riz, m'aide à me relever et dit:

"-Je te le porte pas plus d'un kilomètre. Je risque d'y laisser ma peau."

Déchargé de ce poids, je rattrape la colonne en suivant Savart pour lui reprendre ma charge à la moindre défaillance. Il a des réserves, au bout d'un kilomètre il ne dit rien, je le laisse continuer, j'économise mon énergie, j'ai honte, le surpoids peut lui être fatal. Il a le cerveau à l'air depuis soixante neuf mois. Deux ou trois kilomètres après, je reprends ma charge. J'ai récupéré suffisamment pour tenir jusqu'à la fin de l'étape.

Savart me dit:

"-Mon salaud, tu veux ma peau. Alors, accroche-toi, car je ne pourrai plus t'aider. Je ne veux pas laisser mon cadavre sur le bord de la piste."

Je lui demande pardon, et stimulé, je jure d'aller jusqu'au bout de mes forces.

Voilà vingt jours que nous marchons. Deux prisonniers sont renvoyés au camp à cause d'une bagarre. Nous sommes tous comme des zombies. C'est notre tête qui nous fait marcher. Nos jambes sont comme des automates, elles obéissent à l'esprit.

Le 8 janvier 1953, soixante-six mois et trois jours après ma capture, nous arrivons près des postes français. Les Viêts nous distribuent une tenue verte neuve et un casque en latanier. Des tracts nous sont remis pour distribuer aux Français et les encourager à désertir, avec la menace que si nous ne les distribuons pas, il n'y aura plus d'échange de prisonniers. Chantage jusqu'au bout. Voilà un nouveau cas de conscience qui se pose à nous.

Nous sommes répartis par groupe de vingt ou trente. Mon groupe est composé de Nord-Africains et de Sénégalais. Je suis le seul Français. Nous sommes vingt. A l'approche du Poste de Dinh Son, près de Bac Ninh, les Viêts me remettent un drapeau blanc et me disent d'attendre le jour pour rejoindre le poste. Ils nous quittent en espérant que nous ferons de bons combattants de la Paix avec le Parti Communiste Français, la CGT et l'Union des Femmes Françaises.

LA LIBERTE.

Au jour, je prends la tête de la colonne levant bien haut le drapeau blanc. Les occupants du poste se méfient. Ils sont tous à leur emplacement de combat. Je donne l'ordre à mes compagnons de crier le plus fort possible: "Prisonniers libérés". Nous atteignons enfin le poste: la liberté!

L'Adjudant-Chef commandant le poste nous laisse à l'extérieur et déroule autour de nous un rideau de ribard (barbelés). Je me renseigne pour la nourriture et les soins, il me dit qu'il attend les ordres. La route n'est pas encore ouverte pour faire passer les camions qui doivent nous transporter. Nous prenons notre mal en patience. Nous sommes libres. Une grande joie se développe en moi, je vais revoir ma famille, mes amis, mon village.

Les Nord-Africains lâchent des tracts, ce qui nous rend suspects. Deux sentinelles sont mises en place pour notre surveillance.

Les camions arrivent. Nous sommes transportés dans un grand poste, replacés dans une zone surveillée. Un médecin vient constater notre état de santé. Il est interdit au cours du transport sur Hanoï, lors des arrêts dans les postes, d'accepter toute nourriture, alcool, tabac. Notre régime sera prescrit par le Service de Santé. Il nous fait servir une ration de riz avec de la sauce tomate et un morceau de pain que nous gardons pour le dessert. Quelques-uns n'ayant pas écouté ces conseils mourront à l'hôpital.

A l'hôpital, nous sommes épouillés, passés au soufre pour détruire les sarcoptes et rasés complètement pour éliminer les poux de la barbe et des cheveux. J'apprends que Savart a été évacué sur Saïgon pour y être trépané.

Je suis hospitalisé deux mois à Hanoï. Les premières nuits, je dors par terre, le lit étant trop mou. Des soins me sont prodigués pour toutes les maladies attrapées en captivité. Le médecin-chef me dit que j'ai de la veine: il ne me restait qu'un mois à vivre. Je suis enflé par le bérubéri jusqu'à la tête. Je continue à marcher pieds nus; il me faudrait des chaussures sur mesure. Mes pieds se sont déformés par les dizaines de milliers de kilomètres parcourus à travers la forêt vierge et sur les diguettes des rizières.

De Hanoï, départ pour le centre de repos de Nha Trang. Je suis admis dans une infirmerie-hôpital. Le repos me fait du bien. Je suis avec quelques copains de captivité. Je me baigne et reste sur la plage à regarder la mer, rêveur. Tout au loin, là-bas, c'est la France, à douze mille kilomètres. Depuis sept ans que je l'ai quittée, quels changements vais-je y trouver? Je reçois des nouvelles de la famille. J'y apprend des mariages, des naissances, des décès. Il va falloir que je me retrempe dans la vie de tous les jours, que j'apprenne ce qui c'est passé durant cette

coupure de cinq ans et demi dans mon village et ma région, en France et dans le monde, car cette période laisse un vide total dans ma mémoire.

Je suis évacué sur Saïgon pour formalités administratives. Le rappel de solde de captivité est amputé de soixante-six mois de primes d'alimentation. C'est payer cher deux boules de riz par jour. L'œuvre des tombes est aussi déduite, une piastre par mois, comme pour tout soldat qui commence à payer son cercueil à l'arrivée. La captivité ne compte que campagne simple. Nous ne sommes pas considérés comme des combattants. Maintenant, bien nourri, bien soigné, en attente de rapatriement sanitaire à Saïgon, je fais campagne double.

Rapatrié sanitaire le 2 avril 1953, admis à l'hôpital du Val-de-Grâce jusqu'à fin 1953; affecté en Allemagne et admis aussitôt à l'hôpital pour suite de traitement. Je reprends du service en 1954.

DANS LE RANG.

Arrivant à mon nouveau Corps comme Maréchal des logis plus cinq ans de grade, il faut que conformément à la loi, je passe rapidement le Certificat InterArmes, si je ne veux pas être rétrogradé brigadier-chef. Tous ces brevets (Certificat InterArmes, Brevet d'Armes premier degré, Brevet d'Armes deuxième degré) ont été mis en application à compter du 1er janvier 1949. J'avais déjà un an et demi de captivité. Des copains restés libres que je retrouve sont déjà adjudants ou adjudants-chefs. Ma carrière est bien compromise. Durant deux ans, je ne vais pas sortir des manuels militaires. Je vais m'entraîner et apprendre ces nouveaux matériels et les nouvelles techniques.

En 1954, je suis reçu au CIA et en 1956, reçu au Brevet d'Armes numéro deux. J'ai rattrapé le temps perdu pour les diplômes. Pour les grades, il faut attendre les délais réglementaires. Je suis nommé Maréchal des Logis-Chef avec mon ancienneté.

Après mon séjour en Allemagne, je passe deux ans à Diego Suarez. Je fais 30 mois en Algérie, un an à Fréjus avant de partir à Abidjan. Puis je sers en Allemagne et à Madagascar pour la deuxième fois. Au retour, je suis muté à l'EAI. Je repars en Nouvelle Calédonie avant de prendre ma retraite en 1981.

MES CAMARADES.

René SAVART, trépané deux fois, passe brillamment une licence de droit pendant sa convalescence. Réformé, il passe le concours d'administrateur du personnel de l'Armée. Il terminera sa carrière à la

Direction du Personnel Civil de l'Armée de la 6° RM. Il profite de sa retraite dans les Ardennes.

JOSSILLET, après vingt ans de service et le grade d'adjudant-chef, se reclasse au Crédit Agricole pour atteindre le poste de chef d'agence. Il habite Bergerac.

Jacques TEISSERENC a été détenu 8 ans. Adjoint au maire de La Couvertorade, il a publié "Les Oubliés du Nord Annam" et participe à des associations d'anciens d'Indochine.

BILAN.

Sur 36.979 prisonniers du Viêt Minh, 10.754 furent libérés; 26.225 sont morts dans les camps ou au bord des pistes, soit 71%. Le taux de mortalité des prisonniers de Dien Bien Phu fut de 72% en quatre mois. Les camps 113 et 42 furent les plus meurtriers. C'étaient des camps d'extermination. Au camp 42, sur 400 prisonniers de Dien Bien Phu, 73 sont sortis au bout de quatre mois, soit 82% de morts.

Jamais dans l'Histoire, des prisonniers ne furent ainsi torturés physiquement et moralement par le harcèlement politique.

La sous-alimentation, le manque de médicaments, le manque d'hygiène, le climat insalubre, les mauvais traitements et le harcèlement politique furent la cause d'un taux de mortalité aussi élevé.

Les prisonniers ne reçoivent que quatre cents grammes de riz par jour et peu de sel. Ils prennent sur la nature quelques feuilles, quelques animaux (rats, serpents) lorsque cela est possible. Les alentours du camp sont ratissés pour y trouver ce qui est mangeable, mais cela dure peu, au bout de quelques semaines, tout a été pris.

A l'anniversaire d'Ho Chi Minh, les Viêts distribuent un peu de viande, un poulet pour cinquante. Pour la fête de la Révolution, une sardine pour cinq. Tout cela est pilé dans le riz pour agrémenter le repas. Les arêtes et les os sont grillés et pilés en poussière.

Le manque de nouvelles, le harcèlement politique, l'incertitude de sortir un jour, détruisent le moral des soldats. Certains se suicident, d'autres se laissent mourir.

La vie reprend. La liberté est un bien précieux. Il faut en jouir au maximum. Au sortir de ce long calvaire, il faut oublier, effacer et penser à l'avenir et même les pires difficultés nous paraîtront meilleures par rapport à ce que nous avons enduré.

Francis TURELIER
Montpellier, Juin 1992